

Le tatouage, c'est à tout âge !

CORPS. C'est une mode durable : même les quinquas veulent des dessins sur leur peau. Les salons spécialisés se multiplient, comme à Montreuil, ce week-end.

UN BEAU JOUR dans sa boutique, Caroline, artiste tatoueuse à Pau (Pyrénées-Atlantiques) a vu débarquer un « vieux monsieur avec sa canne » d'environ 80 ans. « Il m'a dit qu'il voulait faire une blague à sa femme », se souvient-elle. Passionné d'astronomie, le retraité désirait des planètes encrées dans sa peau. Ce profil de client aux cheveux blancs est évidemment exceptionnel. Mais il vient illustrer d'une drôle de manière une tendance : l'art de la peinture sur soi s'invite désormais sur les corps de toutes les générations.

Le tatouage, qui tient salon* ce week-end à Montreuil (Seine-Saint-Denis), imprime ainsi ses marques indélébiles à tout âge. Quadras et quinquas, en particulier de la gent féminine, sont de plus en plus nombreux à franchir le pas et passer sous les aiguilles du dermographe. « On voit pas mal de femmes, notamment divorcées, pour qui c'est une forme de libération. Elles considèrent que c'est un nouveau départ. Leurs enfants ont aussi grandi, alors elles se lâchent un peu plus », décrypte Caroline, la tatoueuse très sollicitée.

La démarche est totalement assumée. « Avec des dessins conséquents, elles ont envie de montrer leurs tatouages, qui ne sont plus regardés de la même manière par la

société, plus considérés comme un acte de rébellion », observe-t-elle.

Habitante de la petite ville de Morlaàs (Pyrénées-Atlantiques), Sylvie, 51 ans, a opté sur l'épaule et l'omoplate droites pour un mandala riche en « formes rondes », agrémenté des initiales des prénoms de ses trois fils. « Ce tatouage symbolise ma renaissance, une nouvelle page qui s'ouvre à la suite de changements sur le plan sentimental et professionnel. Il fait partie de moi, c'est mon identité, c'était une manière de dire : *Je suis en vie !* » s'enthousiasme cette ancienne commerciale devenue réflexologue. Elle a souffert durant les deux séances de dessin incrusté, longues de trois puis deux heures. « C'était horrible, j'étais crispée », décrit-elle.

La douleur, c'est le prix à payer, en plus des 400 €. Une fleur s'épanouit également pour l'éternité sur son orteil. « C'était un pari avec une amie. Toutes mes copines sont tatouées, on n'a pas peur en Béarn ! » sourit-elle. Ses ornements corporels ne passent pas inaperçus, surtout en été, quand les manches sont courtes. « Il arrive qu'on me regarde avec un peu de mépris. Mais globalement, beaucoup de gens me disent que c'est joli, notamment les amis de mes enfants », apprécie-t-elle.

Pascale, 53 ans est, elle, une jeune



Pau (Pyrénées-Atlantiques), hier. Sylvie, 51 ans, a choisi un mandala aux formes rondes qui lui court sur l'omoplate et l'épaule droites.

« C'était une manière de dire : "Je suis en vie !" »

Sylvie, 51 ans

mamie tatouée. Des motifs ramenés d'un voyage à Bali associés à des graphiques en dentelle occupent ostensiblement son avant-bras et une partie de sa main depuis l'hiver dernier. « Mon tatouage va suivre le cours de ma vie, il vieillira avec moi, comme moi, avec ma peau qui se flétrit », pronostique cette assistante de direction. Son premier « tattoo », il y a une décennie — une petite salamandre sur la cheville —, était nettement plus discret. Mais il incarnait déjà sa

« liberté ». « Je venais de divorcer. Jusque-là, je n'avais pas le droit de me faire tatouer, mon mari ne voulait pas », lâche-t-elle.

Même si le tatouage s'est démocratisé, elle est parfois étonnée par la réaction de proches. « J'ai rencontré dernièrement un homme qui était très choqué. Mais j'ai aussi croisé des personnes qui se sont longtemps censurées avant de passer à l'acte », constate-t-elle. Sur son lieu de travail, en revanche, aucun regard de

travers. « Mon patron s'est aussi fait tatouer », souffle-t-elle.

VINCENT MONGAILLARD

* **Tattoo Art & Culture Festival**, ce week-end au Palais des congrès Paris-Est, 128 rue de Paris à Montreuil (Seine-Saint-Denis), avec 160 tatoueurs internationaux, le rappeur et acteur JoeyStarr et le réalisateur Jan Kounen. www.conventiontattooontreuil.fr. Entrée : 18 € aujourd'hui, 15 € demain.

■ VOIX EXPRESS

Propos recueillis par ALEXIS BISSON

Et vous, avez-vous envie de vous faire tatouer ?



Florian Berthé
37 ans, traducteur
Voisins-le-Bretonneux (78)

« L'idée de me faire tatouer est quelque chose qui me trotte dans la tête depuis longtemps. La première fois que j'y ai songé, je devais avoir 18 ans. Plus le temps passe, plus le tatouage se démocratise. J'attends juste de trouver le bon moment, le bon tatoueur, dans les bonnes conditions. Si je devais me tatouer aujourd'hui, ce serait un hommage à une pochette d'album du groupe Dark Tranquillity. »



Catherine Bertram
56 ans, fonctionnaire
Meaux (77)

« Le tatouage est quelque chose qui me déplaît complètement. Avoir quelque chose de figé, de définitif, gravé sur la peau, je n'arrive pas à comprendre ce besoin. J'y vois une forme d'atteinte corporelle qui ne me semble pas nécessaire. C'est un peu comme pour le piercing. J'estime que l'on a suffisamment l'occasion de brutaliser son corps au cours de sa vie pour ne pas en rajouter. »



Eddy Neige
40 ans, militaire
Colmar (68)

« Un jour, c'est sûr, je me ferai tatouer. Je n'ai pas encore décidé quand, il n'y a pas de date limite, mais je suis décidé. Il faut juste que je trouve le tatouage qui me corresponde, qui me définisse. Il doit dire quelque chose. Il pourrait, par exemple, faire référence à mon île, la Martinique, ou à mes enfants. Le tatouage est quelque chose qui va rester en soi, alors il vaut mieux bien y réfléchir. »



Caroline Gaudin
48 ans, dél. pharmaceutique
Villemomble (93)

« Je ne suis pas encore tatouée mais j'ai décidé de m'offrir ce petit plaisir pour mes 50 ans. Je vais me faire tatouer le prénom de mes enfants sur le poignet. C'est un clin d'œil. Mes enfants un jour partiront, mais le tatouage, lui, restera. A 20 ans, je n'aurais jamais pensé faire ça. Mais l'époque évolue, le tatouage n'est plus tabou. Cela n'est plus mauvais genre. C'est comme un bijou. »



Yestevan Lallemand
23 ans, agent SNCF
Paris (XV^e)

« J'ai déjà 4 tatouages et je ne compte pas m'arrêter là. Le premier, j'avais 16 ans. J'ai déjà dépensé près de 1 700 €. Pour moi, c'est un moyen artistique d'évoquer mon passé et mon avenir. A travers mes tatouages, je parle, par exemple, de l'absence de mon père. Aujourd'hui, c'est un phénomène de mode, beaucoup font ça sur un coup de tête, alors que ça n'est pas quelque chose à prendre à la légère. »

Un phénomène de société

Elle est loin, l'époque où l'on ne piquait l'encre que dans la peau des marins, des taulards ou des mauvais garçons ! Aujourd'hui, on estime qu'un Français sur dix est tatoué. Chez les 25-34 ans, c'est même un sur cinq. Comme tout phénomène de société, le tatouage se joue des frontières sociales, faisant une percée autant chez les cadres sup que dans les classes populaires. Face à cette demande exponentielle, les ateliers se sont multipliés. Quatre mille professionnels ont pignon sur rue contre une quarantaine il y a trente ans. Le Mondial du tatouage, qui prend ses quartiers chaque printemps à la Grande Halle de la Villette, à Paris (XIX^e), a attiré 30 000 amateurs lors de sa dernière édition. C'est l'événement de ce genre le plus fréquenté de la planète ! Même succès pour l'exposition « Tatoueurs, tatoués » au musée du Quai Branly (VII^e), qui s'achève demain. Depuis son lancement en mai 2014, elle a été vue par des centaines de milliers de visiteurs.

V. MD.